les premiers explorateurs dans le Nord-Ouest, a été massacré aux environs du fort la Corne, district du Cumberland, et ce poste, où il y a une mission protestante aujourd'hui, est le seul où je n'aie rencontré aucun catholique.

Je ne sais, cher Père, si j'ai bien répondu à vos questions ; en tous cas, j'ai voulu le faire. Ce que je vous ai dit doit vous faire comprendre un peu ce qu'il nous faudrait faire. Bien que la pauvreté ne soit pas déshonorante, je voudrais bien pouvoir relever notre pauvre population par l'instruction, afin que nous ne soyons pas toujours sous les pieds de notre adversaire ; pour cela il faudrait des secours en argent et en sujets, et nos pauvres chrétiens ne peuvent absolument nous aider. L'immigration qui se dirige de nos côtés va sans doute nous amener des hommes plus capables, mais c'est encore l'élément protestant qui domine parmi ces immigrants, si bien qu'il y a tout à craindre que bientôt même nous ne l'emportions plus en nombre. Priez pour nous, cher Père, et croyez-moi.

Votre frère affectionné en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

✝ Vital J., Evêque de Saint-Albert, o. m. i.

LETTRE DU R. P. DOUCET.

Notre-Dame-de-la-Paix, le 25 décembre 1876.

Mon révérend Père,

C'est encore de la rivière des Arcs que je vous écris aujourd'hui : je devance le départ du courrier pour tracer quelques lignes à la hâte. Si je ne le fais maintenant, je serai peut-être longtemps sans pouvoir vous envoyer

de lettre; car je pars demain pour aller passer le reste de l'hiver avec des métis qui sont hivernés à une certaine distance d'ici.

Depuis quelques années, nos métis sont disséminés presque par tout le pays, tandis qu'auparavant ils se trouvaient réunis en bon nombre en différentes places : il en était de même pour les sauvages. Cela vient de ce que les buffles ont beaucoup diminué ces dernières années, et qu'il est devenu difficile pour un gros camp de subsister quelque temps du produit de la chasse, devenue moins abondante. De plus, les inimitiés qui divisaient les différentes tribus empêchaient les gens de se répandre dans le pays, à moins d'être en nombre et bien armés. Il est bien difficile pour nous à présent, à cause de cet éparpillement, de les instruire et de leur prêter les secours de notre ministère.

Le gouvernement canadien, qui possède ce vaste territoire du Nord-Ouest, a commencé à traiter avec les sauvages au sujet d'une indemnité pour leurs terres, et pour essayer de les constituer en *réserves*, comme le gouvernement des Etats-Unis a fait avec ses sauvages. L'été dernier, ce traité s'est fait en deux places sur la Siskatchewan, pour une partie des Cris. L'été prochain, il se fera avec le reste de la tribu, ainsi que pour les autres sauvages. Un lieutenant-gouverneur vient d'être nommé pour le Nord-Ouest; il doit résider dans la Siskatchewan, à l'embouchure de la rivière Bataille. C'est un Canadien anglais, protestant, et tous ses conseillers, à l'exception d'un, sont également protestants. Quand ces traités avec les sauvages seront tous terminés, un grand nombre de blancs viendront probablement s'établir dans le pays; ce seront généralement des protestants d'Ontario, et des plus fanatiques.

Que vous dirai-je, mon bien cher Père, de mes occu-

pations ici? Elles sont assez monotones. Les métis de ces parages sont peu nombreux, disséminés en bien des places, et ne sont ici que comme des oiseaux de passage, changeant de pays presque à chaque saison : une année ici, et une autre année à des centaines de lieues. Les blancs sont la plupart protestants de naissance, mais généralement indifférents, en pratique, à toute espèce de religion. Le plus grand établissement du pays est appelé le fort Mac-Leod; il est habité par des blancs parmi lesquels il y a un certain nombre de catholiques. C'est le quartier général des troupes du gouvernement dans l'Ouest : il y a cent à cent vingt soldats. Les sauvages sont les plus nombreux, mais sont moins portés à la religion que ceux du Nord; ce sont ceux dont on s'est occupé les derniers. Parmi eux il n'y a point, ou il y a peu d'adultes baptisés; nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et la patience, nous pourrons les christianiser, comme les Jésuites du Missouri ont fait des Pieds-Noirs, ou Piéganes du Sud.

L'été dernier, ces pays ont reçu pour la première fois une visite épiscopale. Mgr GRANDIN est venu dans le mois de juin; malheureusement les sauvages n'ont pu le voir; ils couraient les prairies, à la chasse aux buffles. Sa Grandeur n'est restée que peu de temps avec nous. Le P. SCOLLEN partait ensuite pour la Prairie; et moi j'ai gardé la maison, seul pendant trois longs mois; ce cher Père était de retour vers la fin d'octobre, accompagné du P. TOUZE, qui venait de recevoir son obédience pour Notre-Dame de la Paix.

Aussitôt après son arrivée, nous nous sommes mis à bâtir une petite maison plus confortable que celle que nous avions déjà. C'est une habitation bien simple, assez petite, mais elle est plus chaude que l'ancienne, chose de première importance dans un climat comme le nôtre.

Nous avons encore la chapelle à bâtir ; nous espérons la bâtir l'été prochain.

Je ne sais pas si Monseigneur va me laisser longtemps ; il est assez probable que je serai rappelé auprès des Cris. En tout cas, que je sois ici ou ailleurs, que je sois occupé à une chose ou à une autre, je suis toujours content.

Je n'ai point encore songé à regretter d'être venu dans ces missions.

Veuillez me pardonner le décousu de cette lettre ; car je suis pressé, ayant à préparer mon petit bagage, pour partir demain de grand matin.

Veuillez avoir la bonté, mon révérend et bien cher Père, de prier pour moi le saint enfant Jésus pour que je ne sois pas au-dessous de ma vocation.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. DOUCET, Prêtre, O. M. I.

PREMIÈRE LETTRE DU FRÈRE GUILLET CÉLESTIN AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au Lac Caribou, le 10 septembre 1875.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

... Que s'est-il passé au lac Caribou depuis que je vous ai écrit la dernière fois, il y a treize mois ? Bien des choses assurément, et en réalité peu de choses, car la vie que nous menons ici est bien monotone. La télégraphie nous laisse bien tranquilles, les nouvelles du jour sont à peu près toujours les mêmes, la lecture des journaux est bientôt faite et les journées n'en sont que meilleures.

Vers la fin de l'hiver 1874, je fus envoyé pour couper